

Commentaire de texte, Bardamu à la guerre

« Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp », que je me disais, après tout...

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été.

Jamais je ne m'étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie.

Je n'avais que vingt ans d'âge à ce moment-là. Fermes désertes au loin, des églises vides et ouvertes, comme si les paysans étaient partis de ces hameaux pour la journée, tous, pour une fête à l'autre bout du canton, et qu'ils nous eussent laissé en confiance tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout quoi. Pour qu'on se trouve bien tranquilles à faire ce qu'on voudrait pendant leur absence. Ça avait l'air gentil de leur part. « Tout de même, s'ils n'étaient pas ailleurs ! — que je me disais — s'il y avait encore eu du monde par ici, on ne se serait sûrement pas conduits de cette ignoble façon ! Aussi mal ! On aurait pas osé devant eux ! Mais, il n'y avait plus personne pour nous surveiller ! Plus que nous, comme des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est paru. »

Je me pensais aussi (derrière un arbre) que j'aurais bien voulu le voir ici moi, le Déroulède dont on m'avait tant parlé, m'expliquer comment qu'il faisait, lui, quand il prenait une balle en plein bidon.

Ces Allemands accroupis sur la route, têtus et tiraient leurs, tiraient mal, mais ils semblaient avoir des balles à en revendre, des pleins magasins sans doute. La guerre décidément, n'était pas terminée ! Notre colonel, il faut dire ce qui est, manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare, un peu impatient seulement

Moi d'abord la campagne, faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir, je l'ai toujours trouvée triste, avec ses bourbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part. Mais quand on y ajoute la guerre en plus, c'est à pas y tenir. Le vent s'était levé, brutal, de chaque côté des talus, les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous. Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer.

(...)

Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi !... Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre, comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ?

À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

Voyage au bout de la nuit - Louis-Ferdinand Céline – Extrait

« Je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans. Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je la refuse tout net avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. » (Céline, *Voyage au bout de la nuit*)

Louis Ferdinand Céline (1894-1961) a marqué le XX^{ème} Siècle de son œuvre si particulière : la publication de *Voyage au bout de la nuit* a été un événement. En rompant avec la tradition romanesque, il a permis le développement du genre en 1950. En effet, ce premier roman est représentatif d'un style insolite, reposant notamment sur la langue populaire. Cette œuvre est un roman malgré le caractère autobiographique que l'on pourrait lui trouver. Céline s'y défend d'ailleurs en disant : « Je m'arrange avec mes souvenirs en trichant comme il faut ». Cet extrait se situe au début du roman lorsque Bardamu rentre dans l'armée, forcé par les circonstances. Il ne comprend pas ce qu'il fait là et apporte un regard extérieur mais plein de jugement sur la situation dans laquelle il se trouve.

L'extrait suivant relate l'épisode où le personnage est confronté à la guerre, après s'être engagé sur un coup de tête. Personnage ordinaire, Bardamu transmet toutes ses émotions, loin de toute considération héroïque. On peut donc se demander à travers l'analyse de cet extrait, Quelle dénonciation de la guerre opère Céline à travers l'expérience de soldat que fait valoir son héros ?

Dans un premier temps nous nous concentrerons sur le personnage de Bardamu, cet anti-héros notoire mais qui se révèle finalement être le témoin principal de cette scène absurde. Il est cependant évident que nous ne pouvons passer à côté de la dimension dénonciative de la guerre présente dans cet extrait et ce que nous verrons dans un second temps.

Dans cet extrait, Céline donne le témoignage d'un homme totalement dépassé.

Ce témoignage est donné par un homme ordinaire. Premièrement, le texte est écrit à la première personne du singulier, et semble déclamé comme un véritable témoignage de barbu, partageant avec le lecteur son expérience hors du commun. Céline fait une précision sur l'âge de Bardamu au moment des faits en mettant en place une négation restrictive et une redondance de la formule (« vingt ans d'âge » - rappelle l'estimation d'un vin pour la garde : le personnage est encore vert) qui permettent d'insister sur sa jeunesse et son inexpérience.

Le récit qu'il fait de la scène de bataille montre de réelles qualités oratoires : on note par exemple le recours au discours direct, qui dynamise la narration, lorsque le personnage rapporte sa pensée à propos des paysans qui ont déserté leurs maisons. De plus, dans l'ensemble du texte, il s'exprime sur un ton très vif, semblant chercher à interpeller et faire réagir le lecteur par ses questions et ses exclamations nombreuses. De même, le recours à un « moi » emphatique lui permet de s'adresser au lecteur sur le ton de la confiance – sentiment renforcé par la précaution oratoire que prend Bardamu pour s'exprimer : « faut que je le dise tout de suite »

Son langage lui-même apparaît très relâché, et donne le sentiment d'entendre la gouaille sans retenue d'un homme du peuple : phrases non verbales (« une immense, universelle moquerie »), élision de termes dans la phrase (ex. « faut que je le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir ») : absence du pronom sujet « il » et du terme de négation « ne »), phrases bancales, se constituant d'une proposition subordonnée sans principale (« Pour qu'on se trouve bien tranquilles... »), usage de termes familiers, voire enfantins (« des cochonneries » ; « en plein bidon »), incises alourdies par l'ajout licencieux d'une conjonction de subordination (« que je me disais »), épithète détachée en lieu et place de l'adverbe utilisé habituellement (« Le vent s'était levé, brutal » □ « brutalement »), pléonasme grammatical (« ces maisons où les gens n'y sont jamais »)...

Ce témoignage cherche à plonger le lecteur au cœur de l'action, et lui fait partager la sidération du personnage, égaré par la profusion d'informations qui lui arrivent de toutes parts.

Dès le début, la gradation qui décrit la sensation d'être frôlé par les balles, soutenue par l'emploi du déterminant possessif « nos », invite le lecteur à prendre la place du narrateur et à vivre l'instant de trouble qu'il partage : « Au-dessus de nos têtes < à deux millimètres < à un millimètre peut-être des tempes ». De même, l'usage de plusieurs déictiques tout au long du texte contribue encore davantage à positionner le lecteur dans la tête et le corps de Bardamu : « au loin », « ici », « de là-bas sur nous » ...

La tension de l'atmosphère est traduite par la mention de « l'air chaud d'été », qui semble faire bouillonner l'esprit du personnage, à tel point qu'il évoque dans un zeugma « ces balles et les lumières de ce soleil », comme si tous les éléments autour de lui se mêlaient dans un chaos informe.

Le rythme de sa parole même évoque le capharnaüm du champ de bataille : lorsqu'il mentionne les Allemands qui, « têtus et tirailleurs, tiraient mal », une allitération en [t] mime le son du feu des mitraillettes ; tandis qu'une hypallage identifie les « petits bruits secs » que font les feuilles des peupliers claquant au vent, aux « rafales » des tirs ennemis.

Au milieu de cette agitation, le personnage-narrateur se décompose, et prend la mesure de sa propre insignifiance. Aussi est-ce sans fard, et de façon tout à fait inattendue, qu'il se décrit lui-même comme un être médiocre, à mille lieues des grands héros de la geste guerrière.

Sa question à la fin de l'extrait traduit en ce sens la puissance de son vertige, encore renforcée par la phrase suivante, non verbale et terminée par des points de suspension, comme pour mieux épouser l'hébétéude du personnage : « Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? pensais-je. Et avec quel effroi ! »

Tout au long du texte, son impuissance nourrit les sentiments de malaise et de peur qui le submergent : « Jamais je ne m'étais senti aussi inutile », où la valeur de l'adjectif est renforcée par la tournure emphatique de la phrase, avec antéposition de l'adverbe « jamais ». Par la suite, on note la posture de contemplation du narrateur au milieu de l'action : il fait agir le colonel, les Allemands - et même les paysans absents ! Mais chaque fois que la narration revient au « je », elle décroche de l'action

proprement dite et digresse vers une observation ou une pensée : « Je me pensais » (§4) ; « faut que je le dise » (§6) ; « pensais-je » (§7) ; « j'étais pris » (avant-dernière phrase du texte, où la voie passive du verbe associé au personnage traduit définitivement son impuissance). Il résulte de tout cela le sentiment d'un personnage passif, dans une perpétuelle inertie et un bavardage contrepoint de son anxiété. On note à ce titre une gradation de cette anxiété au fil de l'extrait : d'abord gêne de se sentir « inutile », elle se mue en stupéfaction et en écœurement lorsque Bardamu « n'os[e] plus remuer » au milieu des balles, avant que plus loin, sa « frousse devi[enne] panique ».

Le personnage se définit d'ailleurs lui-même, avec une certaine autodérision, littéralement comme un « planqué » (On fait ici référence à la parenthèse comique où il précise qu'il réfléchit « derrière un arbre »)

Céline dépeint aussi la remise en question d'un soldat de guerre.

À vrai dire, au-delà de la peur et de la stupéfaction, c'est bien la conscience lucide de l'horreur qui l'entoure qui saisit le narrateur.

La référence à Paul Déroulède, figure mythique de la France vindicative et nationaliste, permet à Céline de mesurer l'écart entre le discours propagandiste qui amène les jeunes hommes naïfs à s'engager au combat, en leur faisant miroiter la perspective trompeuse d'une gloire illusoire, et les faits affreux du terrain, où la douleur et la souffrance deviennent des réalités concrètes : il souligne ce décalage notamment dans la structure antithétique de la phrase où le narrateur fait part de son incrédulité face au courage présumé du fameux Déroulède. La sentence met ainsi en regard le « moi » qui parle et qui fait face à la réalité du front (le soldat risque à tout moment de se prendre une balle « en plein bidon »), au « lui » évoqué, personnage absent et légendaire (celui, « dont on avait tant parlé [à Bardamu] »), donc au caractère profondément virtuel.

Cette remise en perspective de la réalité peut encore se voir lorsque Bardamu énonce comme une maxime au présent de vérité générale : « On est puceau de l'horreur comme on l'est de la volupté. » Il s'agit pour lui de mesurer le choc de la première confrontation avec ladite horreur – idée encore renforcée par la question rhétorique qui suit dans le texte.

L'évocation des Allemands, également, à travers l'ampleur du tableau de chasse qu'ils semblent épingle, souligne le fait que les individus à la guerre disparaissent et sont réduits à ne devenir que de la chair à canon : Céline joue ainsi avec le double sens du terme « magasins » (la chambre du chargeur de l'arme à feu / le lieu de consommation) pour faire de ces soldats des marchands de mort – image redoublée par l'expression « des balles à en revendre ». C'est tout le cynisme de la logique de guerre qui apparaît ici. Plus loin, l'analogie est d'une certaine manière filée, puisque les cadavres anonymes accumulés sur le champ de bataille, évoqués à travers l'hyperbole des « mille morts » entourant le

narrateur, finissent par être réifiés et devenir quelque chose qui ressemble à des biens consommables, en l'occurrence des vêtements dont les survivants « se trouv[ent] comme habillés ».

Mais l'ennemi n'est pas le seul à être observé avec un regard critique par le narrateur - et à travers lui par l'auteur.

Dès le début de l'extrait, Bardamu met en évidence l'impunité profonde des actions de guerre, lorsqu'il fait allusion aux pillages des militaires dans les maisons vidées de leurs habitants.

Il assimile ainsi d'abord la soldatesque à des enfants livrés à eux-mêmes sans les figures parentales des paysans pour « les surveiller » : il évoque les exactions des hommes à travers des périphrases vagues, imputables à une fausse retenue enfantine qui, loin d'atténuer ces fautes, invitent au contraire le lecteur à imaginer les pires délits : « de cette ignoble façon ! Aussi mal ! »

Il compare ensuite le comportement des soldats à « des mariés qui font des cochonneries quand tout le monde est paru », soulignant alors l'indécence de leurs actes.

La figure centrale du colonel, sur laquelle Bardamu s'attarde en deux temps, est elle-même la cible de la critique de l'auteur : Il l'évoque d'abord par le biais d'un compliment en trompe-l'œil : d'ailleurs, lorsqu'il s'exclame en incise, « il faut dire ce qui est », il semble manifester une forme de réticence à concéder la « bravoure stupéfiante » du colonel, dont il ne peut que prendre acte. Surtout, il le met ensuite en scène dans une description burlesque, en comparant la « promen[ade] au beau milieu de la chaussée » du haut gradé à l'attente d'un ami « sur le quai de la gare ». Le repoussement en fin de phrase de l'épithète détachée (« un peu impatient seulement »), qui la met ainsi en valeur, termine de souligner le caractère absurde, décalé la situation décrite, et termine surtout de définir le colonel comme un homme profondément inconscient et inconséquent. C'est précisément cette absence totale de conscience des choses que souligne explicitement Bardamu par la suite, en qualifiant le colonel de « monstre ». Il reprend ici à son compte l'un des caractères fondamentaux qui séparent l'humain du reste de la création¹.

De fait, devant le spectacle tétanisant de cet homme qui « n'imaginait pas son trépas », le narrateur le compare à un chien, comme il comparera plus loin l'ensemble des belligérants à des canidés, au désavantage des hommes car leur complaisance les rend impardonnables ils « ador[ent] leur rage (ce que les chiens ne font pas, métaphore pour dire qu'ils se vautrent de leurs émotions négatives pour y

¹On pense au fragment des Pensées (1670) de B. Pascal, issu de la section « Grandeur de l'Homme » :

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

puiser une énergie destructrice, au lieu de chercher à se raisonner comme ils en ont la possibilité et le devoir...).

De là sourd l'ironie du narrateur. Celle-ci se pressent déjà dans l'oxymore utilisé pour qualifier ceux qui se distinguent à la guerre : ils sont des « fous héroïques ». Surtout, elle se manifeste particulièrement dans l'antiphrase que Bardamu énonce après avoir dressé le tableau implacable d'une armée aliénée : « Nous étions jolis ! »

Finalement, une forme de grandeur vient s'accoler au pauvre Bardamu : face au spectacle désolant de la guerre et des êtres qui s'y entretuent, il apparaît comme le dernier homme véritable. Avec cette figure isolée, confrontée à un processus de masse implacable qui menace de l'engloutir, se profile une image de héros tragique, embarqué dans une trajectoire fatale qui n'annonce rien moins que la fin du monde.

Le narrateur l'annonce d'ailleurs lui-même, dans une tournure emphatique : « Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses. » De fait, dès les descriptions que Bardamu fait de la campagne désertée, il s'agit pour lui d'évoquer un monde abandonné par l'homme, au sens propre comme au figuré.

L'énumération de tout ce que les paysans ont laissé derrière eux illustre cette idée : « leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs champs, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout quoi. » La description s'épuise ici littéralement avec l'adverbe totalisant qui clôt le tableau, comme pour mieux achopper sur l'absence humaine.

Plus loin, quand Bardamu évoque le dégoût que lui inspire la campagne, il en parle comme un paysage dévasté et vide, « avec ses borbiers qui n'en finissent pas, ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part ». Là encore, les culs-de-sac qu'il mentionne renvoient à l'impasse dans laquelle se sont engagés les hommes en se faisant la guerre.

Les hommes eux-mêmes, animalisés en bêtes sauvages, « plus enragés » et « plus vicieux » que les chiens, semblent devenus au sein de la guerre des créatures dénaturées. Et le narrateur-personnage semble submergé par la vision déferlante qu'il a de ces êtres corrompus : on le voit à la gradation dans son estimation des monstres clones de son colonel (« Un, deux, plusieurs millions peut-être en tout ? ») ; on le voit également lorsqu'il recense les « deux millions de fous héroïques » engagés dans la guerre. Il les mentionne alors dans une accumulation rythmée par des jeux d'échos et de sonorités (assonance des participes présents, qui contribue à donner le sentiment d'entendre un hurlement continu et cacophonique ; parallélismes des évocations...), et qui semble dresser le tableau d'une apocalypse en marche (là encore, également la gradation liée, construisant une image profondément nihiliste : « pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire »).

La mécanique tragique qui s'empare des hommes pour les mener à leur perte semble enfin complètement cristallisée par les dernières phrases de l'extrait : le rythme ternaire « dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... » épouse la précipitation du personnage dans les ténèbres ; également l'adverbe « ça » le caractère indéfini du démonstratif paraît définir l'innommable, quelque chose qui dépasse les hommes et qui menace de les engloutir.

Voyage au bout de la nuit s'inspire du schéma épique qui est détourné puisqu'il y est montré la figure d'un anti-héros au combat. Bardamu fait la leçon de la guerre, celle-ci le dépucelle, il devient la victime de son pays et est conscient de ce statut, les hommes n'apparaîtront plus que comme des pantins grotesques, « on est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté ». Bardamu rappelle alors le personnage de Voltaire, Candide, qui au cours de voyages périlleux riches en mésaventures perd toutes ses illusions et prend conscience de la souffrance et des sottises de l'homme. Dans ce livre, l'homme est mis à nu et révèle toutes les bassesses dont il est capable. Les jugements que le narrateur porte sur la guerre pourraient être ceux de n'importe quel soldat de la Grande Guerre. L'extrait donné ici est constitué par un ensemble de réflexions qui conduisent à une évocation réaliste et critique du quotidien 14-18. Céline, écrivain du délire et de la lucidité, s'impose comme l'homme du parler vrai et présente la guerre comme une « boucherie héroïque » ou encore une « croisade apocalyptique ». Le critique littéraire Gaétan Picon est allé jusqu'à définir le Voyage au bout de la nuit comme « l'un des cris les plus insoutenables que l'homme ait jamais poussé ».